

Fragments autour d'un clou

André Goulet

Volume 39, numéro 2 (230), avril 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1997). Fragments autour d'un clou. *Liberté*, 39(2), 158-165.

EN TOUTE LIBERTÉ

ANDRÉ GOULET

FRAGMENTS AUTOUR D'UN CLOU

La philosophie a beaucoup traité des grandes questions, mais peu ou prou des petites. Aux grandes têtes les grandes idées, que je me répète chaque matin en guise d'encouragement, alors que, mettant le pied à terre, j'en sens l'armature qui s'affaisse, se distord, grigne presque, tant j'ai les os mous et mal tenus. C'est vrai, demandez à ma femme: j'ai les pieds qui grimacent dès qu'ils entrent en contact avec le sol, ils se ratatinent comme des mégots que l'on écrase au fond d'un cendrier. Ce qui rend les pas matinaux assez douloureux; heureusement, le mal s'engourdit au fur et à mesure que le jour progresse, si bien que je finis par l'oublier.

Certains jours, j'en arrive tout de même à penser que j'ai peut-être été conçu pour marcher sur les nuages. Si léger, le gars, que tous les chapeaux, sans exception, lui flottent sur la boule! Si, si! Demandez à ma femme, elle vous dira.

J'ai l'air d'en rire, comme ça; mais ce sont des handicaps qu'il faut prendre le temps d'avalier.

Après un autoportrait de la sorte (nul, apathique et pathétique), personne ne m'en voudra, j'espère, d'avoir choisi le parti philosophique d'étudier les terrains étroits et de peu d'intérêt, de fouiller à la cuiller des sols à ma juste mesure. Aussi mon seul mérite en ce bas monde aura-t-il consisté à peser sur cette terre de tout mon poids d'homme tout en assumant la furie de mes érections. Ne riez pas : il n'est pas facile, il est même ardu de bander dans le respect de la morale. Essayez, que je vous y voie ! Risquez-vous-y, si vous en trouvez le courage ! On comprend mieux les philosophes, après cela, d'avoir déserté ces champs minés et mineurs.

*

Quand il me voyait essayant de récupérer un clou légèrement tordu, mon grand-père disait : « Un clou croche est un clou fini. » C'est pourquoi je ne parlerai ici que du clou neuf : celui qui ne craint pas le marteau, mais que craint la chair du bois, et qui donna naissance, bien que trop tardivement, à la punaise. Pourquoi trop tardivement ? Je répondrai plus tard à cette question. Qu'on me permette avant cela de faire un petit détour par le jardin des Oliviers, que tous connaissent, science ou pas.

C'est la nuit, la dernière nuit avant la terrible. Le Christ a peur, tremble, doute, se sent démuni, délaissé, impuissant. Il a, à proprement parler, toutes les angoisses de l'effeuilleuse qui s'apprête, pour la première fois, à monter sur scène devant une foule de regards fouilleurs. Nous sommes en l'an 33 et, à l'époque, il n'existe ni punaise (hormis la plate, l'infecte) ni aucun autre substitut au clou ; mais le goût de la pornographie, lui, est déjà bien ancré en chacun des hommes. On n'a qu'à voir comment on traite le Christ pour

s'en convaincre. Ne s'attaque-t-on pas à son corps pour l'humilier ? Corps publiquement offert, scandaleusement exposé et abusé ? Le Christ, l'ancêtre de la pin-up... Voici que surgit tout naturellement la question des champs minés et mineurs, la petite question d'une petite tête (la mienne) : quel sort eût connu la pin-up sans l'invention de la punaise ?

Je plaisante, bien sûr. Cette question est une grosse farce, un piège pour le moins pervers visant à capter (sinon à capturer) votre attention. Une pure stratégie de discours... Dites-vous... Pour vous rassurer...

Eh bien, non ! Il s'agit bel et bien d'une question que je juge capitale, et pour vous convaincre de son importance, je vous demanderai de faire un petit effort et d'imaginer la pin-up de votre choix, de chair et de sang, littéralement clouée au mur de votre chambre. Et n'essayez surtout pas de vous défiler. Nous savons tous qu'il faut des images et du scandale sur les murs derrière lesquels s'enferme un homme.

Maintenant, repensez au Viêt-nam et à la guerre que les Américains menèrent contre ce pays pendant toute une décennie. Revoyez avec moi ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces familles entières clouées au mur de leurs maisons par des soldats en mal de puissance. Pourtant, me direz-vous, la punaise existait bel et bien à cette époque. Il est vrai. Mais le clou avait déjà fait ses ravages et son avance sur la punaise était à ce point considérable que celle-ci ne parvint jamais à revenir de l'arrière. Il eût fallu, pour prévenir le coup, inventer la punaise un ou deux siècles avant la venue du messie. Ainsi, au lieu de crucifier le Christ, on se serait peut-être contenté de placarder sa caricature sur tous les murs des grandes villes. De sorte que les bourreaux modernes auraient gardé en mémoire, dans leur

immémoriale mémoire, autre chose peut-être que le souvenir des tortures anciennes.

*

J'ai chez moi une photographie montrant de dos trois jeunes femmes accoudées à un bar. Leurs chaussures, noires et à hauts talons carrés, rappellent celles que portent les danseuses flamencas, ces drôles de fleurs qui trépignent violemment, mais sans colère, au son d'une guitare, tout en battant à s'en rompre l'arcade du pied le sol qui les nourrit, tout cela pour toi, pour l'art, pour l'amour, pour la beauté, pour rien. De la fille de droite, on remarque surtout les jambes lourdaudes et d'un écart étudié, la longue chevelure noire et bouclée, et le bras gauche qui tombe à son côté comme une seconde chevelure. Elle porte une montre-bracelet en argent (elle est donc gauchère) au cadran démesuré. Elle tient aussi une cigarette entre ses doigts. J'ai dit « elle tient » : le mot est trop fort. C'est plutôt la cigarette qui *tient* entre ses doigts, tant ce beau brin de fille semble peu se soucier de l'objet fumant.

La muse du centre a pour sa part les cheveux courts et on devine à son cou une chaînette du même métal (probablement de l'argent) que la boucle qui pend au lobe gauche de son oreille. En cette femme, tout est pour ainsi dire moyen, exception faite, bien sûr, de sa beauté.

Celle de gauche, enfin, montre le profil droit et, pour tout joyau, elle a ses yeux. Des yeux légèrement tordus, comme le seraient ceux d'une mère surprenant son fils la surprenant. C'est aussi la moins callipyge des trois, quoique déjà bien nantie. Et cela va croissant. Ce qui vous donne une idée assez juste du gabarit de la muse qui se situe le plus à droite, ma préférée.

Si je puis affirmer tout cela avec autant d'exactitude, c'est que ces femmes (Dieu me pardonne d'avoir omis ce détail) sont aussi nues qu'un ver sous la pluie. Mais à peine ai-je dit cela que me prend l'envie de me raviser. De fait, le ver étant à peu près semblable sous toutes ses faces, il nous suffit d'apercevoir le bout de son nez pour que sa nudité soit, pour ainsi dire, complète. La nudité des femmes a le tour plus complexe. Même complètement dévêtue, la femme n'est jamais, à proprement parler, entièrement nue. Sa nudité est toujours fragmentée. Par exemple: jamais je ne verrai le sein, la toison, le ventre ou la vulve de mes trois muses. Et pour cause: elles ont le derrière derrière et à jamais. Remarquez que je ne m'en plains pas. C'est même assez joli à voir. Pour ceux qui aiment les fesses (ces éternelles rieuses), voilà en tout cas de beaux échantillons. Et si j'étais célibataire, je n'hésiterais pas le moins du monde à punaiser au mur ces parques à la chair blanche comme racine, scandaleux fétiche que je décrocherais subito que s'annoncerait une visite. Soit dit en passant, je trouve dommage qu'on ne puisse voir dans ces iconographies licencieuses une manière de crucifix à messie variable. De la sorte, nous pourrions planter solidement notre clou et y laisser pendre à jamais les formes de nos rêves. Ce serait bien plus commode, avouez.

Là encore me prend l'envie de me raviser. (J'ai à peine le temps d'énoncer une idée qu'une seconde conscience jette par-dessus mon épaule un regard critique auquel je ne puis, hélas, déroger.) À dire vrai, j'ignore le rôle que peut jouer la photo licencieuse dans la fabrication, dans l'amorçage des désaxés sexuels qui, sous l'influence de puissantes et secrètes titillations, se livrent à toutes sortes d'atrocités sur des corps de femmes ou d'enfants, plus rarement sur des corps d'hommes. En revanche, je sais très bien que ce type

d'individu aménage toujours en quelque point de son appartement un étrange capharnaüm où s'empilent et se côtoient photos de stars et de corps mutilés. Le maniaque sexuel n'a pas le crime dans le sang, mais dans l'œil. Et s'il est un diable qui le domine, il loge moins dans le gland de son sexe que dans la pupille de son œil. C'est lui, le véritable agresseur. Lui qui, de loin, à distance, s'autorise déjà tous les crimes sur tous les corps. Lui qui, tel un empereur fou (et les exemples en cela ne manquent pas), conditionne toutes ses troupes (mains, bras, jambes, sexe) à s'engager avec lui dans ce qui aura nom de carnage. Chaque jour, le maniaque sexuel acquiert de l'autorité dans l'œil, chaque jour son œil domine ses troupes d'un peu plus haut. C'est pourquoi la castration ne préviendra jamais les crimes sexuels. C'est l'œil qui prend ici son pied, l'œil qu'il faut menotter, coffrer, crever comme un amas de pus. Messieursdames de la Loi, relisez attentivement *Œdipe*, certes assez pauvre en code criminel, mais combien riche en psychologie déviante. Vous y lirez entre autres (à supposer que vous puissiez lire entre les lignes) qu'un violeur à canne blanche est aussi peu réaliste qu'un dinosaure dans un clos de vaches. Ce qui ne serait pas vrai d'un mafioso, par exemple, pour qui l'appât principal est celui du gain, rarement celui de la chair. Il aurait les deux yeux brûlés à vif que le mafioso continuerait en coulisse d'accroître sa fortune et, avec elle, sa puissance. Tandis que le maniaque sexuel, qui opère lui aussi en série, mais avec une fixation pathologique qui le distingue du mafioso, mettrait sans doute fin à sa carrière criminelle. Que voulez-vous ? Le pauvre carbure par les yeux.

Parmi ces dangereux maniaques, il en existe certains dont l'œil a moins d'autorité sur le corps que le tueur en série ou le violeur. Ceux-là nantissent les

coffres des mafiosi qui, en retour de sommes faramineuses, produisent des vidéocassettes mettant en scène de jeunes femmes ou des enfants dont on abuse sexuellement, que l'on torture de mille façons, avant de les assassiner en direct pour l'orgasme de ces riches messieurs. Ces « spectacles son et lumière », on leur donne le nom de *snuff movies* et ils sont le fruit d'une étroite collaboration entre les appâtés du gain et les appâtés de la chair.

*

Nous voilà donc revenus à la crucifixion initiale, à l'immémoriale mémoire des bourreaux, aux indépassables méfaits du clou, à la puissance destructrice de l'œil, à l'amer ragoût de chair humaine qui résulte de tout ce mélange. Nous voilà revenus au point de départ, comme le carrousel cloué en son milieu. Et me voilà revenu, moi, à ce clou où j'ai temporairement pendu mes trois muses. Ce que je leur reproche, voyez-vous, c'est cette fixité qui nous oblige à danser autour d'elles. Et cette danse, je l'avoue, m'effraie parfois. Il m'arrive même d'imaginer, pour le mieux-être de ces femmes et enfants, mais aussi pour préserver aux hommes ce plaisir des yeux qu'ils utilisent le plus souvent, hélas, à mauvais escient, il m'arrive d'imaginer une planète cylindrique, une sorte de phallus creux et rotatif où les hommes, par la seule force centripète, seraient non pas cloués, mais collés à la paroi, pendant qu'au centre, sur le sol ferme, femmes et enfants, nus, pratiqueraient en toute liberté leurs pas de danse.

*Et que mes bras aussi soient tenus grand ouverts
À l'amour par des clous solides, et mes mains
Mes mains ivres de chair, brûlantes de péché,
Soient, à te regarder, lavées par ta lumière**

Messieursdames de la Loi, lisez plus: c'est de bon aloi.

* Hector de Saint-Denys Garneau, «S'endormir à cœur ouvert», in *Les Solitudes*.